

« L'œdipe antillais »

Comment être Noir et Blanc à la fois, Antillais, Français et Européen, tout en restant Africain ? Comment se tenir au plus près de soi ? Au plus près du drame ? À l'instar du funambule sur son fil, notre subjectivité cherche à trouver l'équilibre.

Le temps où le politique faisait écran au psychologique semble révolu. Il est vrai qu'à l'épreuve des faits, l'idéologie a montré son incapacité à prendre en charge ce qui relève du symbolique. Lénine est mort. Staline est mort. Mais aussi, plus près de nous, Haïti, Cuba et d'autres États d'Afrique noire échouent à conjuguer indépendance et colonisation, à débrouiller l'écheveau des nœuds d'une histoire traumatique. Le mauvais passé qu'on avait cru à jamais enterré n'en finit pas de faire retour. Chaque fois que se pose la question d'une commémoration liée à la période de l'esclavage, c'est le même embarras : faut-il se souvenir ou continuer à oublier ? La honte de la honte ce n'est pas tant le fantôme du maître qui ne cesse de rôder la nuit que le rapport sexuel forcé ou consentant qui a soudé l'esclave à lui.

En début de soirée HERNIS DUPLAN, musicien, chorégraphe, thérapeute, raconte d'une façon improvisée et chaleureuse en faisant participer la salle, l'histoire de Haïti, s'accompagnant de percussions. Dans sa contribution à un livre collectif italien sur l'émotion esthétique dans les lieux de cure et de formation, intitulé « Dans le corps et dans le regard », il écrit : « De tempérament oral comme de tradition, je me sens avant tout conteur... J'existe par le corps, non par l'écrit... Ma quête est le fruit d'un métissage profond qui m'a sensibilisé à l'universalité contenue dans les modes d'expression les plus divers. Ainsi ai-je identifié des principes premiers sur lesquels se fonde une démarche que j'ai intitulée en 1969 « Expression primitive »... le sens de cet intitulé est donc de s'appuyer sur le relief premier dans la vie — le corps — s'en nourrir pour exprimer, du zéro à l'infini... Haïtien, c'est en effet au carrefour de civilisations que je suis né, au point névralgique de rencontres incongrues, de confrontations, d'abus centennaires, de déchirements, de bravoures inouïes, de méli-mélo aux nœuds gordiens, de compromis obligés, de syncrétismes... »

Simonne Henry Valmore

France Delville : Simonne Henry Valmore, ethno-analyste, écrivain, a publié, entre autres :

- Dans la Revue Portulan de février 1996 un article sur Solange Adélola Faladé, dont Élisabeth Roudinesco, dans son Histoire de la psychanalyse en France, écrit : « Trois disciples restent les préférés du docteur Lacan, Serge Leclair, Mustapha Safouan, Solange Faladé, sa confidente. Un juif, un Arabe, une Africaine. Ce choix illustre bien l'universalisme lacanien. »

- « L'autre bord », (Vents des îles/Ici et ailleurs, 1998)

- « Dieux en exil, Voyage dans la magie antillaise » (Gallimard, 1998), qui a reçu le prix Franz Fanon

- « Le Jardinier et le Bibliothécaire » (Ibis Rouge Éditions, 2001)

- « Aimé Césaire, Le nègre inconsolé », avec Roger Toumson (Vents d'ailleurs, 2002)

- En préparation : « A fendre l'âme, la femme nègre de Baudelaire »

Le thème choisi aujourd'hui par Simonne Henry Valmore fait écho aux « Journées de Paris » de l'Association freudienne de décembre 1989, où elle traita de « L'Œdipe antillais ou l'enfance remuée, jalons pour une réflexion en cours ». Où elle s'interrogeait, entre Franz Fanon déclarant « le complexe d'Œdipe n'est pas prêt de voir le jour chez les nègres », et au contraire Marie-Cécile et Edmond Ortigues disant, au terme d'une pratique psychanalytique de quatre ans en milieu hospitalier à Dakar-Fane : « Nous

avons été amenés à conclure que le complexe d'Œdipe existe dans les populations africaines mais que les conditions de son refoulement ne se présentent pas de la même façon qu'en Europe ».

Qu'en penser ? se demandait Simonne, elle y répondait en évoquant la question de l'origine, la violence première : l'invasion, l'extermination des habitants — les Caribs — puis l'apport d'esclaves africains, la constitution d'une société hiérarchisée, où le duo maître-esclave se joue dans une réalité vive, non masquée, de souffrance et de l'humiliation. Que devient là le trio père-mère-enfant ? Père battu par le maître, et le corps de la femme, de la mère, instrumentalisé.

Viendra la libération, et les discours fondateurs, refondateurs, de cette nouvelle ère du peuple antillais : discours de Césaire le poète et le politique, discours de Fanon, l'écrivain et le psychiatre, pères de théorisations qui vont mettre beaucoup de gens au travail, dont Mannoni, dont Solange Adélola Faladé, petite-fille du roi Béhanzin du Dahomey exilé en Martinique, et psychanalyste proche de Lacan... et beaucoup d'autres, à la recherche de nouveaux repères jamais étrangers à la question à la fois du Maternel et d'un nouveau rapport à la Loi, surtout si l'on évite de privilégier l'Imaginaire, si séduisant soit-il, mais que l'on tente de détecter des fonctions : le « maternel » comme monde primal hypnotisé, la « fonction paternelle » comme tentative de remise en ordre du conglomerat des pulsions.

C'est ce que fit Simonne Henry Valmore dans son intervention, Charles Melman dira peu après à quel point le livre de Simonne « Dieux en exil » lui a appris de choses.

Encore plus important, Simonne réclame de la prudence face à ce qui est en train de se stéréotyper : le fantasme du père absent, manquant (fantasme de qui ? de la psychanalyse ?) c'est trop facile, dit-elle, cela ne correspond pas à la réalité, et toutes les femmes enceintes ne rêvent pas d'enfants blancs.

Elle écrira d'autres livres chargés de sens mais aussi terriblement poétiques. De la théorie ethno-psychanalytique mais dans le bain, dans l'enquête, dans la vie, et surtout dans la langue, dans la parole.

Comme Césaire. Comme Césaire avait opéré en 1939 avec son « Cahier d'un retour au

pays natal », qu'André Breton, en 1941 passant par la Martinique, avait salué comme une révolution. Le Breton même qui avait fondé en 1930 la revue « Le surréalisme au service de la révolution ». Ce n'est donc pas pour rien.

Breton et Césaire avaient en commun de considérer le langage comme capable de « récupérer des pouvoirs perdus sous le système de contrainte que représente la culture occidentale ».

La psychanalyse aussi considère que le langage peut récupérer ce que le langage a occulté, du Sujet.

La question de l'universalité de l'Œdipe traverse la théorie psychanalytique, mais chez les écrivains, les poètes, elle se résout d'elle-même, par la sublimation. Question de la dette dépassée : « Je refuse de me donner mes boursofflures comme d'authentiques gloires [...] je veux avouer que nous fûmes de tout temps d'assez piètres laveurs de vaisselle, etc. mettons les choses au mieux, d'assez consciencieux sorciers... »

De cette phrase de Césaire, Simonne fera ses « dieux en exil », disant que « s'ils n'avaient pas été noirs et pauvres, les sorciers ne seraient-ils pas devenus psychanalystes ? »

Il n'est donc pas étonnant qu'Aimé Césaire ait fait l'éloge de Simonne à propos de son roman « L'autre bord » (Vents des îles/Ici et ailleurs, 1998) : « Un roman sans doute. Mais aussi et peut-être d'abord le journal intime d'une Martiniquaise de l'actuelle génération. C'est-à-dire un compte rendu, ou le procès-verbal pathétique, d'un certain nombre d'états d'âme. Les lieux ? Multiples : Paris, la Rue des Saint-Pères, le quartier Latin, l'Opéra. Ça ? c'est un bord. Le Bord essentiel ? vous devinez la réponse : La Martinique, Fort-de-France, Les Terres Sainville avec des passants qui s'appellent Bolo, Laficelle, Rosa Ultima. [...] Mais peu importe le décor il change, mais les questions sont là. Je crois comprendre qu'elles sont celles que Kant a résumées pour nous tous et une fois pour toutes : Qui suis-je ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? [...] Simonne Henry Valmore, à coup sûr un de nos meilleurs écrivains. »

Car elle aussi discrimine, trie, dans tout ce fantasme, si épique soit-il, théâtral, la tragédie du monde, celle du Roi Christophe, elle aussi peut

en faire du théâtre, comme ce dialogue entre Œdipe et deux hommes qui l'accueillent à « La pointe des nègres ». Cet « acte mineur et cette scène capitale », qui vous sera donnée après son intervention, ne sont-ils pas un merveilleux paradigme de la complexité du problème quand il s'agit de le dire ?

Aimé Césaire a rendu sa dignité à tout un peuple, par son cri, par son désir flamboyant. Simonne Henry Valmore, à travers son œuvre a déjà démontré l'importance de sa place dans le travail d'élaboration aujourd'hui aigu autour de la question « identitaire » des Antilles, question de l'aliénation/désaliénation, qu'elle traite à la fois en ethnologue de sa propre culture, en poète, et en analyste, comme l'indiquent entre autres son témoignage sur Solange Adélola Faladé, et sa recherche sur Jeanne Duval, égérie de Baudelaire, question de l'effacement. Effacer l'autre, individu ou ethnologie, est le désir inconscient du moi en mal de survie, c'est cette opération primordiale (« tu es toi-même le meurtrier que tu recherches », dit Tiresias à Œdipe) que veut « relever » la psychanalyse. C'est pour cela qu'elle est insupportable ? Qu'en pensez-vous, Simonne ?

Simonne Henry Valmore : J'avais choisi ce titre « Œdipe antillais », en écho à un livre dont on a beaucoup parlé, « Œdipe africain », de Marie-Cécile et Edmond Ortigues, en 1966, mais je préfère « Œdipe aux Antilles ». Il n'y a de psychanalyse qu'insupportable. Elle ne va nulle part de soi. Pas plus en Autriche, où elle est née, qu'en Asie, pas davantage en Afrique, aux Amériques noires. Encore moins dans les sociétés Antillaises, issues de la violence esclavagiste. Celles-ci n'en finissent pas de régler son compte au colonialisme. Notre mémoire veille sous de sombres archives. Et, de temps en temps interrogées, elles livrent la même histoire. Sous des espaces exigus, se joua une tragédie. On commença par exterminer les premiers habitants des lieux, Monsieur Duplan y a fait allusion, puis on a fait venir les acteurs et des figurants, et, souvent par le même bateau, le maître et l'esclave. En toile de fond de ce mauvais théâtre : végétation tropicale, et mer bleue. En résumé, l'Africain, arraché à sa terre, à ses ancêtres, à ses dieux, sera, à l'arrivée, séparé du reste de sa

famille, et deviendra antillais et catholique « à coups de sacrements martiaux », comme l'a si bien dit Gabriel Garcia Marquez.

Je me contenterai de rappeler deux dates : 1848, abolition de l'esclavage, 1946, les Antilles deviennent département français. L'histoire de la Martinique et de la Guadeloupe n'est pas tout à fait la même que celle d'Haïti. Les Africains devenus antillais ont maintenant une carte d'identité française. Mais les décrets ne suffisent pas. En fait, aux Antilles comme en Haïti, j'allais dire qu'il y a un reste. Mais surtout aux Antilles françaises. Les Grandes Antilles, Haïti, et Cuba, qui n'ont pas eu la même histoire, liée à la colonisation, ont de grands cultes, le Vaudou en Haïti, la Santería à Cuba, qui sont des cultes quasiment inscrits dans la pratique quotidienne. Ce qui n'est pas le cas aux Antilles françaises, où la départementalisation a fait que le magico-religieux qui a nom « quimbois » est une pratique hyperclandestine. Mais je ne veux pas développer cela aujourd'hui. Je veux simplement dire que la psychanalyse existe aux Antilles, elle a existé dans le débat théorique de la génération de Césaire, de Gratiant, de la « Revue du monde noir » jusqu'à « Légitime défense », elle a existé dans le débat théorique, et elle a existé aussi en tant que pratique. Mais de manière quasi clandestine jusqu'en 1996. Pourquoi clandestine ? Semi-confidentielle, on va dire. Parce que dans les années cinquante, Fanon et Césaire ont porté un coup d'arrêt à la psychanalyse.

Césaire, en 1950, au plus haut de sa forme, à l'Assemblée Nationale, fait un discours qui s'appelle « Discours sur le colonialisme », dans lequel il prend à partie un psychanalyste, Octave Mannoni, qui a écrit un livre sur la psychologie des Malgaches, et a eu la maladresse de parler d'un « complexe de dépendance » des Malgaches, qui expliquerait le fait qu'ils aient été colonisés. Alors Césaire voit rouge. Avec la verve qu'on lui connaît, il monte au créneau, et fustige Mannoni. Deux ans plus tard, Fanon, qui a été l'élève de Césaire, va aller dans le même sens. Mais Fanon n'est pas seulement poète, il est aussi psychiatre, et va enfoncer le clou. Mais en tant que psychiatre, Fanon est plus embarrassé : parfois il fait un pas vers la psychanalyse, parfois il fait un pas en arrière. Un peu comme Lénine.

Que dit Fanon? « Le complexe d'Œdipe n'est pas prêt de voir le jour chez les nègres ». Alors évidemment, dans ce contexte des Indépendances qui ont lieu en Afrique, chez tous les fils de la départementalisation qui pensent que les Antilles ne sont pas allées assez loin, le débat fait fureur, et Fanon c'est la grande référence, Fanon c'est le prophète, Fanon c'est notre Che Guevara. Fanon ayant dit cela, on ne peut que souscrire à cette vision prophétique. Une vision un peu rousseauiste, Fanon veut que les Antilles soient sans névrose, il dira même sans homosexualité, il a vraiment une vision paradisiaque. En un sens.

Donc finalement, que s'est-il passé? La psychanalyse qui existait déjà, mais de façon très boiteuse, sera confidentielle. Il faudra attendre 1996 pour qu'Œdipe sorte du cachot. Œdipe que Fanon avait mis au cachot, interdit de séjour. Il faudra qu'une femme, une Africaine, psychanalyste, la confidente même de Lacan, une des proches de Lacan, arrive aux Antilles, et, forte de son expérience, de son autorité, incontestables, parle de psychanalyse, pour que brusquement la psychanalyse puisse s'exercer au grand jour. Il faut que je vous parle de Solange Faladé, parce que ce n'est pas rien. C'est une femme qui se trouve être l'arrière-petite-fille du roi Béhanzin. Donc en Martinique, lorsque je fais venir Solange Faladé, que j'avais rencontrée à Paris, Solange Faladé était un monument, elle était impressionnante.

Solange Faladé ne veut pas que l'on dise qu'elle est l'arrière petite-fille du Roi Béhanzin. Elle dit: « Je suis venue en Martinique pour parler de psychanalyse, et je ne parlerai que de psychanalyse ». Alors on lui répond: « Madame, vous ne pouvez pas. Ici, le Roi Béhanzin fait partie d'une légende ».

Le Roi Béhanzin a été exilé pendant sept ans en Martinique, c'est un roi rebelle, l'un des derniers rois du Dahomey, qui a laissé un grand nom dans l'Histoire, et toutes les personnes âgées de Martinique se souviennent encore de ce Roi qui passait dans les Terres Sainville avec son harem de femmes, ses parasols, c'était vraiment une figure. Nous, c'était la première fois que nous voyions qu'il y avait des rois en Afrique, parce qu'on nous avait appris qu'on avait été des esclaves.

Donc Solange Adélola Faladé dit non, elle refuse. Et malgré le bras-de-fer qu'on a entamé avec elle. Au Théâtre Municipal, elle arrive, une grande femme au crâne rasé, une tête de coco sec, sans aucun souci esthétique, forte seulement de sa parole, elle en impose. Majestueuse. Elle a quelque chose du roi Béhanzin en elle. Au Théâtre Municipal, Aimé Césaire est venu. Et il se lève, pour saluer l'arrière-petite-fille du Roi Béhanzin. Et là elle craque. Elle dit: « Maître qui me faites l'honneur de venir m'écouter (maître en sagesse, elle dit toujours comme ça: « Maître »...)... Et là elle a parlé, elle a dit deux ou trois mots: « Oui, ici même, mon arrière-grand-père est venu en exil. » Et ensuite elle a pu parler de psychanalyse, on l'a sentie très émue.

Solange Faladé, africaine, et psychanalyste, explique que le complexe d'Œdipe existe dans toutes les sociétés d'Amérique noire. Et là c'est une parole qui fait autorité. Du même coup, Fanon est oublié. Pour ce qui est de la psychanalyse.

Après sa venue, et aussi à la Faculté, parce qu'elle tenait à parler aux étudiants — je le dis parce qu'elle est morte il y a peu de temps — un grand congrès de psychanalyse a pu se faire en Martinique. Et cela continue, aujourd'hui des psychanalystes y vont régulièrement. Freud disait qu'il y a trois métiers impossibles, enseigner, psychanalyser, gouverner. Je vous avais annoncé la couleur, la psychanalyse n'a pas toujours eu bonne presse.

Concernant Fanon: c'est une banalité de dire qu'il est mort trop tôt, Fanon a été un héros romantique dans notre histoire, il a considéré que la Martinique n'était pas assez responsable, que la révolution n'était pas possible en Martinique, et il a pris la nationalité algérienne, jusqu'à mourir sous le nom d'Omar. C'est un héros romantique. Je ne sais pas ce qu'il faut en penser. Je pense qu'il a eu un destin personnel, Césaire a fait un autre choix, il a dit: « Je reste accroché à mon rocher: moi laminaire ». On peut partir ou rester, c'est souvent le grand dilemme pour toute personne qui vit dans une île aussi contrastée, aussi chargée d'histoire que les Antilles.

Au théâtre de la ville de Fort de France, en présence du poète, Solange Adélola Faladé annonce son propos: démontrer de quelle manière la psychanalyse peut rendre compte de l'avè-

nement de la démocratie en Afrique du Sud ¹. Au moment d'aborder le sujet l'émotion la submerge. Et elle le dit : sa présence à Fort de France ne relève pas de l'anecdote. Elle parlera de psychanalyse. De rien d'autre. Un public large, attentif, l'écoute. Et voici que du coup cette science inclassable, ce métier impossible, paraît moins suspect, aimable presque. Voici que du même coup le trouble semé jadis dans les esprits par les certitudes fanoniennes : « pas d'Œdipe, pas d'homosexualité en Martinique », s'en trouve ébranlé.

Depuis 1950, date où le célèbre psychiatre martiniquais publiait son ouvrage-phare « Peau noire, masques blancs », Œdipe, bâillonné, interdit de séjour, purgeant sa peine derrière les barreaux de la prison de Fort de France faute d'avocat compétent capable d'assurer sa défense, seule une Africaine, souveraine, porteuse d'armes miraculeuses, le « Fa » ² de la Côte des Esclaves, et de la parole lacanienne, pouvait plaider magistralement sa cause. Nous sortions enfin de l'impasse théorique. À la question posée par les étudiants : « Le complexe d'Œdipe concerne-t-il les populations noires ? », Solange Faladé répond tranquillement :

« Œdipe, c'est quelque chose d'universel, qui caractérise tout être parlant... Dans toutes les sociétés, il y a chez les petits d'homme ce désir qui le pousse vers matrem » ³

La porteuse du « Fa » ayant libéré le prisonnier de son cachot, la petite fille du « grand roi ahuri » ayant ouvert le passage, la psychanalyse pouvait dès lors sortir de l'ombre, s'afficher en plein jour. C'est ce qui se produisit.

Ainsi en est-il des Antilles françaises, Martinique et la Guadeloupe. La résorption du mal être, la résolution des souffrances psychiques, au sens large, semblent passer par le recours à l'idéologique et à l'imaginaire. Mais peut-on se satisfaire indéfiniment de ces seules réponses ? Dans « Dieux en exil » ⁴, je définissais le rôle et la fonction dévolus aux thérapeutes

sauvages que sont les « séanciers », « quimboiseurs », « gadé zafè », « devineurs », « menti menteurs » et autres maîtres « affaires d'âmes ». Chaque fois que les Antillais recourent aux services bons ou mauvais de ces « analystes pays », et à leur savoir-faire africain ancestral, ils entendent signifier que l'assimilation n'est pas réussie, pas totalement, contrairement à ce que l'on a prétendu ici et là. Il y aurait donc un reste. Et quand ce reste revient réclamer son dû au Sujet, alors est convoqué le sorcier africain.

Je me propose à présent de dresser un état des lieux, non plus, cette fois, sur le versant des pratiques magico religieuses, mais sur le versant de la théorie de ces pratiques, à savoir la psychanalyse.

À première vue les situations semblent en effet diamétralement opposées, exclusives l'une de l'autre. Pourtant, à y regarder de plus près l'on s'aperçoit qu'il s'agit des deux faces d'une seule et même médaille. Dans un cas comme dans l'autre nous sommes sur la scène où se déroulent les manifestations de l'inconscient. Nous n'avons jamais quitté les rives du symbolique. Ici comme ailleurs la psychanalyse a bel et bien sa place, à condition toutefois qu'elle sache, à l'exemple du « quimbois », s'accommoder de ce reste.

Écrire l'histoire de la psychanalyse aux Antilles c'est donc en quelque sorte faire l'histoire des résistances liées à son introduction, c'est dresser l'inventaire des obstacles psychiques, épistémologiques ou idéologiques qu'elle aura dû surmonter. De fait, elle existe, la psychanalyse, sous le ciel des Tropiques. Mais son existence est précaire, mal assurée dans sa quête anxieuse de légitimité.

février 1996. L'Association Freudienne Internationale tient à Fort de-France, un colloque international. La rencontre, qui a pour thème l'étude approfondie du séminaire de Jacques Lacan sur la question de l'Identification, est placée sous la présidence du psychanalyste égyptien

¹ Penia et Poros. La rencontre de Nelson MANDELA et de Frédérick De CLERCK

² Le " Fa ", dans la culture africaine est l'oracle qui préside à la divination. L'interprétation du Fa exige une longue et rigoureuse initiation transmise de père en fils

³ Conférence prononcée à la Faculté des Lettres Schoelcher. Voir la revue " Portulan n°1 ", " Lacan et le retour à Freud ", p. 129.

⁴ Simonne HENRY VALMORE, " Dieux en exil, Voyage dans la magie antillaise ", Éditions Gallimard, Paris, 1988.

Mustapha Safouan. Mais c'est Charles Melman qui aura rendu possible cette rencontre. Le public martiniquais fait sa connaissance en 1996. Pourtant le docteur Melman assure régulièrement chaque année depuis près de dix ans à la Martinique un séminaire de formation, une semaine durant, du 25 février au 2 mars. Les médias, radios, télévisions, journaux, couvrent l'événement. Pour la première fois se réunissent à la Martinique environ 150 psychanalystes venus de France, d'Argentine, du Brésil. Ils travaillent en séminaire comme ils le font d'habitude à Turin ou à Paris. Mais, là, Fort de France ce n'est ni Turin ni Paris. Aucun des participants ne l'ignore, aussi, à la clôture du colloque, formulent ils le vœu que des analystes martiniquais et guadeloupéens puissent voyager à leur tour, organiser une rencontre à Paris. Ils n'auront pas prêché dans le désert. L'année suivante le vœu se réalisait⁵.

Comment être Noir et Blanc à la fois, Antillais, Français et Européen, tout en restant Africain? Comment se tenir au plus près de soi? Au plus près du drame? À l'instar du funambule sur son fil, notre subjectivité cherche à trouver l'équilibre.

Le temps où le politique faisait écran au psychologique semble révolu. Il est vrai qu'à l'épreuve des faits, l'idéologie a montré son incapacité à prendre en charge ce qui relève du symbolique. Lénine est mort. Staline est mort. Mais aussi, plus près de nous, Haïti, Cuba et d'autres États d'Afrique noire échouent à conjuguer indépendance et colonisation, à débrouiller l'écheveau des nœuds d'une histoire traumatique. Le mauvais passé qu'on avait cru à jamais enterré n'en finit pas de faire retour. Chaque fois que se pose la question d'une commémoration liée à la période de l'esclavage, c'est le même embarras: faut-il se souvenir ou continuer à oublier? La honte de la honte ce n'est pas tant le fantôme du maître qui ne cesse de rôder la nuit que le rapport sexuel forcé ou consentant qui a soudé l'esclave à lui. Si le métissage racial ou culturel fait problème, c'est bien parce qu'il ne parvient pas à masquer le tabou colonial, le tabou sexuel. Comment en finir avec la honte de la honte?

Autant dire que la psychanalyse a plus que

jamais une place à tenir. L'horizon s'étant dégagé, elle peut advenir. Ceci dit, la question demeure posée de savoir par quelle démarche. Faut-il, sous prétexte de préserver une identité antillaise, s'écarter de la psychanalyse lacanienne pour se rallier, par exemple, à une ethnopsychanalyse de deuxième classe, une sorte de traitement psychique des symptômes, spécifiquement aménagé pour les nègres? Autant d'interrogations que l'on rencontre inévitablement quand on veut faire l'histoire de la psychanalyse aux Antilles.

France Delville — Merci à Simonne Henry Valmore pour cette intervention qu'elle a voulue brève eu égard à la richesse du programme de cette soirée, et aussi parce qu'elle nous offre maintenant son « Œdipe à Fort de France, petit théâtre de la décolonisation ». Dans le rôle d'Œdipe: le comédien Jacques Barbarin, Simonne et moi tiendrons les autres rôles.

ACTE MINEUR ET SCÈNE CAPITALE ENTRE ŒDIPE ET UN GARDIEN DE PHARE

La littérature est-elle une « arme miraculeuse » selon l'expression du poète de la négritude Aimé Césaire? Peut-elle encore changer le monde?

« Je suis sans patrie, étrangers
N'allez pas... N'allez pas
me demander qui je suis »
Sophocle (Œdipe à Colonne)

Œdipe aime voyager. Après s'être longuement promené en Autriche, il est parti visiter l'Europe. Il s'est arrêté à Colonne. Un jour lui vient une idée: quitter Vienne, l'Europe et Colonne, enjamber l'Atlantique. Il aimerait accoster sur un Monde Nouveau, suivre à la trace les chemins baignés par des aromates de rois. Il voudrait voir les îles sous le vent, jouer à son tour au grand découvreur. Depuis qu'il a lu le journal de Colomb il rêve de prendre la mer, de monter à bord d'un bateau blanc.

Mais le temps des grandes traversées transatlantiques est fini. Pour aller d'un bord à l'autre ne reste que les peu confortables bananiers.

⁵ En mai 1997, le groupe " Réciproques " et le GAREFP (Groupe antillais de recherche et de formation psychanalytique) organise un colloque " Inhibition et cultures ".

« Soit pour le bananier, dit-il, cela me convient, c'est toujours mieux que l'avion trop rapide ».

Après un voyage sans escale et sans histoire, juste un peu ennuyeux par indigestion de bleu entre ciel et mer, notre héros arrive à bon port. Un sentiment de familiarité et d'étrangeté naît en lui. C'est la France, on dirait, et ce n'est pas la France. C'est aussi l'Amérique. Et le gardien du port est visiblement Africain, enfin, peut-être...

Gardien du port — Tes papiers Étranger, et bienvenue.

Œdipe — Merci pour l'accueil. Vous êtes gardien du port ?

Gardien du port — Je suis le gardien du port, je suis le gardien du phare

Œdipe — Mon nom est Œdipe

Gardien du port — Je sais

Œdipe — Tu connais mon nom ?

Gardien du port — Ce n'est pas sorcier, je suis le gardien du port : tu es sur ma liste.

Œdipe — Que sais-tu d'autre de moi ?

Gardien du port — Que tu as des idées bien arrêtées en tête !

Œdipe — Oui mais elles sont justes et ma tête aussi !

Gardien du port — C'est ce que vous dites tous, vous qui venez du vieux continent.

Œdipe — Laisse-moi entrer dans la ville, après tout je suis un peu chez moi ici !

Gardien du port — Comment cela ?

Œdipe — Je suis européen, vous êtes français et européen vous aussi, l'Europe tropicale est ici.

Gardien du port — Méfie-toi de l'apparence des choses ! Les idées simples, ça ne marche

pas : ici c'est toujours un peu plus compliqué qu'ailleurs. Nous sommes français, soit ! Nous sommes en passe de devenir européens, (Euroblack disent certains), et puis il n'y a pas quatre siècles nous étions africains. Tu vois le casse-tête chinois ? Alors, doucement, étranger, prends le temps de remonter le fleuve lentement, lentement. Ne te presse pas si tu veux comprendre quelque chose à nous autres, nègres d'Amérique.

Œdipe — Tu es africain ?

Gardien du port — Je ressemble à un Africain oui, mais je ne connais pas l'Afrique, je n'y suis jamais allé. L'Afrique c'est la terre des Ancêtres. Disons que je suis un petit-fils d'Africain tombé en esclavage.

Œdipe — C'est de l'histoire ancienne, à présent vous êtes tous blancs, enfin je veux dire français.

Le gardien éclate de rire.

Gardien du port — Décidément tu ne comprends rien à rien. Moi je ne suis pas grand-grec, mais je croyais t'avoir bien expliqué que nous sommes restés africains dans nos têtes : tu n'as rien compris.

Œdipe — Ne me complique pas la vie, tu es trop énigmatique, et moi j'ai déjà vu le sphinx, alors je t'en prie, laisse-moi passer, donne-moi une chance, et nous reprendrons cette discussion dans quelques semaines, quand j'aurai vu, quand j'aurai entendu les choses et les gens de ce pays.

Gardien du port — Soit, je veux bien, ton passeport est en règle, le voilà. Après tout, je ne vais pas te martyriser. Je ne suis pas un sauvage. Va, parcours les chemins, la campagne, la montagne, la savane et la ville. Interroge le philosophe, interroge le prêtre et le sorcier, n'oublie pas le poète, et rendez-vous au port après. L'aller t'appartient, le retour sera pour moi ! Et souviens-toi qu'ici nous aimons prendre le temps, le temps est notre seul maître ! C'est peut-être ce qui nous reste, en fait de liberté.

Œdipe — Tu es un gardien philosophe très

savant. Avant de me congédier, dis-moi le nom du phare qui a guidé mon bateau.

Gardien du port — C'est le phare de la « Pointe des Nègres ». Autrefois c'est à cet endroit que les navires négriers accostaient. Les Africains étaient débarqués, lessivés à grandes eaux avant d'être conduits au marché aux esclaves.

Œdipe — Et ce port, rappelle-moi son nom ?

Gardien du port — Tu n'oublieras plus, Étranger, c'est le « Port de l'angoisse ».

Scène capitale 2 : Place de la Savane

Œdipe est entré dans la ville. Le voici Place de la Savane. Il se promène, regarde à droite, à gauche, il est curieux de tout. C'est la première fois qu'il marche sous des cocotiers géants et des palmiers royaux. La savane est belle. Il passe lentement sans s'arrêter à côté des marchands caribéens, frôle leurs étals colorés : boubous de cotonnade, poupées en tenues madras, bijoux de pacotille, que de choses dont il n'a pas besoin, mais qu'il a grand plaisir à contempler !

Œdipe poursuit sa balade matinale. Il fait bon, l'air est léger, le soleil n'est pas encore trop chaud. Il croise une femme revendeuse de chapeaux de paille. Tout ce qu'elle a à vendre — une vingtaine de chapeaux environ — se trouve sur sa tête. Notre visiteur s'arrête pour l'admirer. Une poupée noire portant coiffé et robe de la même étoffe rouge brillant se balance à son bras droit. Dans l'autre un petit tableau d'art naïf prend appui sur sa hanche. La femme est maigre. Elle semble un peu perdue dans une jupe trop ample. Son regard vague paraît fixer le bateau blanc dans la rade. Mais sa démarche est souple. La démarche d'une femme qui n'a pas sur sa tête ses chapeaux entassés les uns dans les autres. Elle va en direction du bord de mer. Œdipe reprend son chemin, en sens inverse. Il marche dans l'allée du jardin qui conduit à l'ancien Palais du Gouverneur.

De part et d'autre de l'allée bordée d'arbres dont il ignore le nom, des flâneurs, des dor-

meurs affalés sur des bancs. Soudain, une statue blanche de femme sans tête l'arrête. On dirait Joséphine, l'impératrice. Il la reconnaît pour l'avoir vue dans un livre d'Histoire. Oui, c'est bien elle, l'inscription du socle de marbre confirme : « Monument érigé sous Napoléon III à la gloire de Joséphine née dans cette colonie ». Mais que lui est-il arrivé ? qui l'a décapitée, et pourquoi ?

Un jeune homme aux dread locks arrivant à la taille s'est approché de la statue :

Jeune homme — La belle créole n'est pas bien vue de tout le monde, vous savez... J'étais assis sur le banc à côté, et votre étonnement était si manifeste que je me suis décidé à venir vous donner l'explication...

Œdipe — Vous avez bien fait, jeune homme... dites-moi, pourquoi a-t-elle perdu sa tête ?

Jeune homme — Vous n'êtes pas d'ici, apparemment.

Œdipe — Je suis arrivé par le bateau ce matin de bonne heure.

Jeune homme — Nous sommes tous venus par le bateau... mais revenons à Joséphine et à votre question. Il y a longtemps qu'elle a perdu la tête, notre Joséphine, très précisément le jour où elle encouragea son illustre mari, Napoléon Bonaparte, à rétablir l'esclavage, ici, dans son propre pays !

Œdipe — C'est sûr, c'est prouvé ?

Jeune homme — C'est ce qu'on dit. En tout cas c'est la certitude de ceux, ou de celui, qui a décapité la belle créole. Rassurez-vous, un sculpteur de France lui prépare une tête toute neuve.

Œdipe — J'espère qu'elle sera bien faite.

Jeune homme — Puisque vous êtes étranger, je peux vous servir de guide ce matin, je suis libre.

Œdipe — Bien volontiers !

Jeune homme — Cette ville vous plaira, elle nage dans les symboles. Voyez, Joséphine est tournée vers la mer comme si elle ne voulait rien savoir de ce qui se passe à deux pas d'elle... Et pourtant ! À votre gauche la rue de la Liberté.

Œdipe — Et là, on dirait une pagode, c'est magnifique !

Jeune homme — Voilà, vous êtes au cœur du problème : ce n'est pas une pagode, ni une cage à perroquet, c'est le temple du savoir, la maison de Victor le Libertador !

Œdipe — Je vois l'inscription : « Bibliothèque Schœlcher »

Jeune homme — Le grand abolitionniste ne s'est pas contenté de signer le Décret du 27 avril 1848 qui rendait aux nègres leur liberté, il leur a fait don de ses propres livres.

Œdipe — Être libre, et lire...

Jeune homme — Tout le monde n'y va pas pour lire.

Œdipe — Comment ça ?

Jeune homme — Beaucoup y vont pour « pas-lire », seulement pour se mettre un moment à l'ombre. Le soleil, voyez-vous, n'est pas toujours une bénédiction lorsqu'il cogne sans rémission, c'est la malédiction même ! Alors on se met en quête d'un endroit frais, accueillant, gratuit...

Œdipe — Pour cela, il y a les églises, non ?

Jeune homme — Il y a les églises et les chapelles, il y a les dojos japonais et les temples adventistes. Nous sommes à la page, nous avons tout ça ! Mais moi qui ne suis ni catholique, ni Apôtre de l'Amour Infini, ni témoin du 7^e jour, je préfère les bibliothèques !

Œdipe — Je vous comprends. Les bibliothèques sont des lieux sacrés, de hauts lieux de mémoire.

Jeune homme — Puisque vous aimez les livres, vous pouvez demander à visiter la « Réserve » de la Bibliothèque Schœlcher. Il y a là tous les vieux textes de notre histoire : Déportation — Libération — Départementalisation. Toute l'histoire du nouveau monde !

Œdipe — L'histoire du nouveau monde ? mon rêve ! J'irai demain, j'y passerai tout le jour !

Jeune homme — Demain ? Impossible ! La Maison du Libertador est fermée. Toute la ville sera fermée !

Œdipe — Pourquoi ?

Jeune homme — Demain n'est pas un jour comme les autres, demain c'est le 22 mai. Chaque année nous commémorons le rappel du 22 mai 1848.

Œdipe — Vous m'avez parlé tout à l'heure du 27 avril...

Jeune homme — Oui, le décret d'abolition a été signé le 27 avril et venait à nous par bateau. Les esclaves trouvaient le bateau trop lent. Ils ne pouvaient plus attendre. Le 22 mai 1848, ils ont brisé leurs chaînes. Ce jour-là nous avons cessé d'être des bêtes de somme, pour advenir au monde. Si vous voulez, demain 22 mai sera le jour anniversaire de notre naissance aux Amériques.

Œdipe — To be or not to be, that is the question ! Hamlet ne vous aurait pas donné tort !